The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

1	2	3

1	2
4	5

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

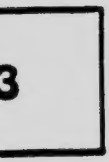
Bibliothèque nationale du Canada

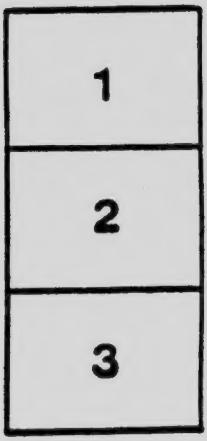
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

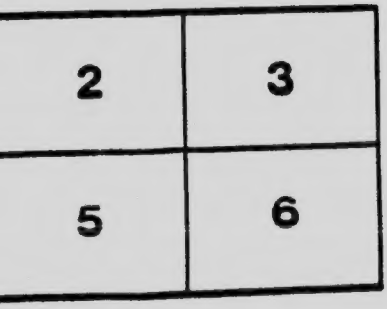
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







SAINT ROCH

Guérisseur

DE TOUTES LES

Maladies Epidémiques

IMPRIMERIE LAFLAMME
34, rue Garneau,
QUÉBEC

BX4709
T55
S33
1918
Pamx

Imprimatur :

† L.-N. CARD. BÉGIN, Arch. de Québec.

24 oct. 1918.

Nihil obstat

JOS. HALLÉ, Ptre.

Censeur.

24 oct. 1918.

National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada

0 911948

SAINT ROCH

Guérisseur de toutes les Maladies épidémiques

I

La ville de Montpellier au moyen âge. — Le sanctuaire de Notre-Dame des Tables.

La ville de Montpellier présentait au XIIIe siècle un aspect particulièrement intéressant. On y pouvait voir fonctionner, avec une harmonie parfaite, les institutions communales, pendant que le commerce et l'industrie y étaient on ne peut plus prospères.

Son école de médecine déjà si renommée et son Université appelée à devenir si célèbre n'étaient-elles point, pour cette cité, une raison d'être fière d'elle-même?

"Montpellier, dit M. Germain, était une *commune* "à la fois *chrétienne, démocratique* et *savante,* type "remarquable de l'alliance alors si générale du ca-"tholicisme avec les lumières et la liberté,... une "ville distinguée par ses progrès, parce qu'elle a été "profondément et fermement catholique."

Le centre de toute vie dans cette cité chrétienne était, sans contredit, le sanctuaire célèbre de *Notre-Dame des Tables.*

C'est en effet dans ce temple béni qu'en 1204, le peuple recevait solennellement du roi d'Aragon, seigneur de la ville, la charte qui consacrait ses franchises et ses libertés.

Chaque fois que de nouvelles libertés et de nouveaux droits étaient concédés au peuple, c'était en l'église de Notre-Dame qu'ils étaient proclamés.

Les consuls y venaient prêter serment à leur entrée en charge et c'était toujours au signal donné par la grosse cloche de Notre-Dame que se réunissaient les assemblées populaires.

Aussi n'est-il pas surprenant de voir, dès le commencement du XIIIe siècle, l'image de Marie figurer dans les armes de la cité.

Le bailli qui rendait la justice et les officiers curiaux qui l'assistaient venaient eux aussi, à leur entrée en fonction, faire à l'autel de *Notre-Dame* leur serment solennel.

D'un autre côté, les corporations de métiers, alors si florissantes, particulièrement à Montpellier, se faisaient un honneur de relever de "*l'Antique Majesté*" et de lui former une garde d'honneur aux jours des processions générales.

Chaque corporation avait en outre sa procession spéciale à l'époque de la grande *fête des Miracles* (le 31 août).

C'est encore dans le béni sanctuaire *des Tables* que se produisaient les principales manifestations de la vie intellectuelle de cette cité savante.

C'est là que "les escoliers en droit," après la soutenance de leur thèse et leur réception au grade de docteur, venaient prêter le serment de leur profession et prononcer leur premier discours, pendant qu'au dehors la *grosse cloche de Notre-Dame* lançait au ciel ses joyeuses volées.

Là encore venaient les *escoliers en médecine*, avant d'être reçus docteurs, soutenir leurs deux dernières thèses.

Tout autour du sanctuaire se trouvaient les rues commerçantes de la ville et l'emplacement du marché. De nombreux changeurs avaient adossé leurs établis, — leurs tables, — contre l'église même d'où le nom de Notre-Dame des Tables.

Or ces changeurs et tous les gens de négoce

avaient pour l'antique madone une dévotion très grande, qui se traduisait même par un impôt qu'ils prélevaient volontairement s r leurs affaires et qui avait nom le *denier à Dieu*.

Nous devons dire enfin que le sanctuaire vénéré avait, pour les habitants de Montpellier, et pour les chrétiens de la région, un autre attrait : celui des *miracles*.

Ces miracles, ils s'étaient produits de tous temps et leur éclat était si grand, leur nombre si considérable que, dès 1189, on célébrait chaque année le 31 août une *fête* spéciale *des Miracles de Notre-Dame des Tables*. Toutes les fois qu'une épidémie éclatait on recourait à Marie qui, usant de sa puissance, éloignait aussitôt le fléau.

Les malades aussi venaient de fo ? loin, attirés surtout par la réputation des médecins. Mais il arrivait souvent, dit un historien, que ceux-ci, obligés de s'avouer impuissants, malgré toute leur habileté, envoyaient à Notre-Dame des Tables les malades désespérés. *Et Notre-Dame souventes fois les guérissait.*

Nous avons cru utile de donner tous ces détails sur la ville qui devait être la patrie de saint Roch et sur le célèbre sanctuaire auquel tant de liens rattachent, comme on le verra dans la suite, le saint dont nous allons narrer l'histoire.

II

La famille de saint Roch. — Sa naissance miraculeuse — Sa pieuse enfance

A côté de l'autorité démocratique des conseils, il y avait, à Montpellier, les représentants de l'autorité seigneuriale.

Vers la fin du XIIIe siècle, à l'époque de la naissance de saint Roch, le roi de France avait acquis le petit fief de Montpellieret. Quant au fief de Montpellier, le plus important parce qu'il comprenait la ville elle-même, il relevait de l'autorité des rois d'Aragon.

Ceux-ci étaient représentés par un *gouverneur* qui, en 1295, était le seigneur Jean de la Croix.

Un des aïeuls de Jean de la Croix, partant pour la croisade, avait mis sur sa cotte d'arme une grande croix qu'il ne quitta jamais pendant la guerre, ni même après son retour : d'où lui vint le nom du chevalier de la Croix.

Ses descendants se firent gloire de ce nom et conservèrent la croix dans leur blason.

Jean de la Croix, petit-fils du croisé dont nous avons parlé, et Libéria de Hongrie étaient des époux fortement chrétiens à qui nul bonheur, ici-bas, n'eût manqué, s'ils eussent vu leur foyer s'animer et s'égayer par la présence d'un enfant.

Tel était aussi l'objet de leurs ardentes prières, tel était le plus grand désir de leur cœur.

Souvent on pouvait voir la pieuse Libéria, dans le sanctuaire vénéré de *Notre-Dame des Tables* où elle venait confier à la Madone la peine qui remplissait son cœur.

Un jour donc que Libéria redisait à Marie son ardent désir d'avoir un fils, non pour la gloire de sa maison, mais pour le consacrer au service de Dieu, la pieuse dame entendit une voix du ciel qui lui disait : "O femme, Dieu t'exauce, un fils te sera donné."

Un fils lui naquit en effet portant sur la poitrine une croix rouge ; c'était comme la preuve du miracle de sa naissance et l'annonce de sa future sainteté. La mère chrétienne comprit toute la grandeur de sa mission, et s'appliqua dès lors à concevoir, en quelque sorte, son fils une seconde fois, dans son cœur, pour le faire naître à la vie du ciel.

Libéria ne voulut confier à personne le soin de

nourrir ce fils que le ciel lui donnait ni celui de l'élever. Aussi peut-on dire que c'est dans les bras et sur le sein de sa mère que commença pour le fils du gouverneur de Montpellier la formation du chrétien héroïque et du saint.

Dès l'âge le plus tendre, Roch fit l'admiration de tous ceux qui le voyaient. Il y avait chez cet enfant, dès l'âge de cinq ans, une élévation d'âme vraiment extraordinaire et une piété surprenante : on le trouvait parfois en prière, sur le pavé de sa chambre et dans l'attitude de l'extase.

Il joignait à l'amour de la prière une grande amabilité ; il était cordial et affable. Ses manières étaient nobles et engageantes, comme il convenait à un seigneur de son rang.

Mais ce qui dominait surtout en lui, c'était l'amour des pauvres, ces amis du bon Dieu, comme il les appelait.

D'ailleurs Roch était à bonne école pour la charité. Sa bonne mère était en effet la providence des malheureux ; tout jeune encore il l'accompagnait dans ses visites aux hôpitaux ou aux familles pauvres, faisant, lui aussi, de petites aumônes avec les économies qu'il réalisait sur ses menus plaisirs.

III

Jeunesse pieuse et studieuse de saint Roch. Modèle qu'il offre aux jeunes gens

Saint Roch avait été admirable par sa piété dès l'âge le plus tendre ; il ne démentit jamais ses premiers sentiments, même à l'âge des passions. Ses vertus au contraire ne firent que s'affermir par la

pratique. Aussi peut-on le donner comme modèle aux jeunes gens.

La piété et le travail se partagèrent sa jeunesse. Après de sérieuses études, à l'âge de seize ans, Roch fut confié à des maîtres savants qui commençaient alors les traditions de profonde science, conservées depuis dans l'Université de Montpellier; un chroniqueur nous apprend qu'il était tellement ardent à s'instruire que ses condisciples le proclamaient le premier de tous, et que ses maîtres ne craignaient point de lui promettre un brillant avenir.

Mais le succès de ses études était loin de compromettre en lui le développement de ses belles vertus; pour se délasser du travail intellectuel, Roch se plaisait à aller fréquemment dans le sanctuaire béni de *Notre-Dame des Tables,* dans l'église de *Saint-Firmin* ou dans la chapelle de Sainte-Croix; d'autres fois, cédant déjà au goût pieux des pèlerinages qui devait plus tard l'entraîner vers Rome, il allait visiter les sanctuaires célèbres des environs de Montpellier et plus particulièrement celui de Maguelonne où il retrouvait le souvenir des temps apostoliques.

Il aimait aussi beaucoup à venir s'entretenir des choses de l'âme avec les religieux franciscains. Peut-être le souvenir du passage de saint François d'Assise et surtout de saint Antoine de Padoue l'attirait vers le modeste couvent de ces pauvres religieux, au faubourg de Lattes.

Rien de surprenant dès lors que pour faire un pas de plus dans la voie de la *sainteté*, il se soit enrôlé à cette époque dans le tiers-ordre de Saint François, vers lequel l'attirait son amour de la souffrance et du détachement.

Roch trouvait du temps pour travailler, il en trouvait pour prier et pour faire de fréquents pèlerinages. Indépendamment de ces œuvres excellentes, tous les jours c'était pour lui une pieuse coutume de se rendre sur la place du *Petit Scel* où se trouvait une hôtellerie pour les pèlerins, et il n'était

jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait venir en aide, par ses soins et par ses aumônes, à quelqu'un de ces pauvres du bon Dieu, heureux d'en recevoir en échange le récit des merveilles de la Ville Eternelle ou de Jérusalem.

IV

Saint Roch renonce aux honneurs et se détache de tous ses biens pour mieux appartenir à Dieu

Saint Roch touchait à sa dix-neuvième année: sa vie jusque-là avait été toute de bonheur et d'innocence.

Mais Dieu permettrait plutôt que périssent le ciel et la terre que de priver d'épreuves ceux qu'il appelle à une sainteté élevée. Aussi ménagea-t-il à Roch, comme pour commencer à travailler et à former son âme, de ces épreuves qui laissent dans le cœur une impression cruelle, mais qui, prises chrétiennement, l'élèvent au-dessus de lui-même.

En peu de temps le pieux jeune homme eut la douleur de fermer les yeux à son noble père Jean de la Croix et de recevoir le dernier soupir de la sainte que le ciel lui avait donnée pour mère.

Le lien de son affection filiale rompu par la mort de ses parents, rien ne pouvait plus désormais attacher le jeune Roch à la terre. Ni ses parents moins proches, ni la fortune considérable dont il devenait le libre possesseur, ne purent le détourner de suivre la voix de Dieu qui l'appelait à une vocation plus qu'ordinaire. Sa résolution était prise, il aspirait après la pauvreté et la souffrance.

Il y avait lieu d'espérer que la dignité de gouverneur de Montpellier lui serait tôt ou tard confiée. Mais pas plus les honneurs que la fortune ne furent capables de l'arrêter.

C'est entre ls mains de Guillaume Roch de la Croix, son oncle paternel, que notre saint laissa la dignité de gouverneur.

Quant à sa fortune, il résolut de la mettre en lieu sûr avant de quitter son pays et, suivant la parole de l'Ecriture, il voulut placer ses trésors à l'abri de la rouille et des voleurs. Il ne trouva rien de mieux que de les verser dans le sein des pauvres, ses amis.

Et ces pauvrs, ils étaient nombreux, car la famine et une grande misère étaient en cette année la conséquence d'une sécheresse de sept mois.

Or il advint qu'un jour, après s'être ainsi dépouillé de tout ce qu'il possédait en ce monde, Roch convia au sanctuaire vénéré de *Notre-Dame des Tables* tous ceux de sa parenté; après avoir longtemps prié et après avoir obtenu la bénédiction du prêtre, il embrassa son oncle, lui demanda aussi sa bénédiction et s'éloigna de sa ville natale.

V

Dévouement de saint Roch envers les pestiférés.

Le désir de visiter Rome et ses nombreux sanctuaires poussait sans doute *Roch* vers l'Italie, mais il désirait aussi trouver dans ce voyage de rudes et nombreuses occasions de pénitence. Aussi ses courses étaient-elles longues, et lorsque, exténué de fa-

tigue, il était obligé d'accorder à son corps un peu de repos, il allait frapper à la porte de quelque couvent et demandait un abri pour la nuit et l'aumône d'un peu de pain.

En cheminant ainsi, il traversa le midi de la France, franchit le défilé des Alpes et arriva en Italie. Il chemina encore à travers les plaines fertiles et enchanteresses de ce pays. Il touchait déjà au terme de son voyage, lorsque soudain la nature si belle jusque-là sembla se revêtir d'un voile de tristesse. Les villes et les campagnes étaient presque abandonnées; la peste venait d'apparaître.

Roch se souvint alors que Jésus-Christ réside en quiconque est souffrant; aussi n'hésita-t-il pas un seul instant à se mettre au service des malheureux atteints par la peste.

Une ville était, là devant lui, cruellement éprouvée par le fléau: c'était *Acquapendente.* Roch se présente à l'hospice et tout couvert encore de la poussière du chemin, accablé de fatigue à la suite d'une longue marche, il vient s'offirr à soigner les pestiférés abandonnés.

Il était beau à voir, dans cet asile de la souffrance, ce jeune homme se dévouant aux soins des moribonds. On eût dit que, toute sa vie, il s'était préparé à ce pénible ministère. Avec quelle habileté et quelle bonté, il se prodiguait auprès de chacun. C'était comme un ange consolateur qui savait à la fois adoucir les souffrances du corps et aider l'âme à s'élever vers le ciel.

D'ailleurs la main de Dieu était avec lui, car depuis son entrée dans la ville, la peste avait perdu de sa force et l'on disait déjà, dès les premiers jours, que le pieux jeune homme avait obtenu miraculeusement la santé à des malades, en invoquant sur eux le nom de Jésus, ou en les marquant du signe de la croix.

Ces miracles se confirmèrent et se multiplièrent au point qu'il n'y eut bientôt plus, dans toute la ville d'Aquapendente, rendue à la santé et à la

joie, qu'une voix pour bénir le Seigneur qui avait envoyé un saint pour chasser le fléau.

Mais l'humilité de notre saint s'épouvanta bientôt des honneurs et des louanges qu'on lui adressait; pour s'y soustraire, il disparut un jour et personne ne put dire en quel lieu il s'était retiré.

Une pieuse tradition assure, et les faits ne l'ont jamais démentie, que saint Roch aurait promis à cette ville, premier théâtre de son pouvoir surnaturel, qu'elle ne serait jamais atteinte désormais par la peste.

VI

Dévouement de saint Roch à Cezène, Rome, Plaisance, etc.

Une fois sa mission terminée dans la cité d'Acquapendente, il semblait que Roch dût se diriger vers la ville de Rome, but de son pèlerinage. Aussi es-ce de ce côté que les habitants d'*Acquapendente* portaient leurs recherches pour essayer de retrouver la trace de leur libérateur.

Tout à coup l'on apprend que du côté de l'Adriatique, assez loin de Rome, la peste ravageait la ville de Cezène, et, qu'au milieu de cette calamité, on remarquait le dévouement d'un jeune étranger.

Voici ce que l'on racontait sur ce jeune inconnu. On l'avait vu un jour arriver aux portes de la ville, tomber aux pieds d'une madone et y prier longtemps; puis, sa prière finie, des anges lui avaient porté de la part de Dieu des pouvoirs étendus contre la peste et le prenant par la main l'avaient introduit dans la cité. Or chaque fois que le jeune homme avait tracé sur les malades le signe de la croix,

ceux-ci avaient retrouvé miraculeusement la santé.

Fort du pouvoir qu'il tenait de la bonté de Marie, Roch se répandit dans les localités environnantes, où la peste faisait aussi des ravages considérables et partout, avec l'aide du ciel, il ramena la santé pour les corps et l'amour de Dieu dans les âmes.

Le fléau qui avait déjà atteint une grande partie de l'Italie reculait devant le puissant thaumaturge, mais refusait d'abandonner sa proie. On apprend soudain qu'il venait de faire son apparition dans la ville éternelle. A cette nouvelle Roch se met en route et se dirige vers Rome. Il en sera le protecteur, car il est l'envoyé du Dieu des miséricordes.

A Rome, comme partout, Roch ne voulut connaître d'autre demeure que les hospices où il prodiguait ses soins aux malades, et les sanctuaires où il cherchait dans la prière le repos nécessaire après ses longues fatigues.

Ce fut dans l'un de ces sanctuaires et pendant qu'il assistait à la sainte messe, qu'un cardinal, témoin depuis quelque temps de son grand dévouement et poussé par une inspiration d'en haut, le supplia de demander à Dieu la cessation du fléau.

Roch s'en défendit par humilité ; mais cédant aux instances du cardinal, il adressa au ciel une ardente prière et à partir de cet instant les miracles recommencèrent partout sur son passage. Un de ses biographes exprime ce fait avec un laconisme très éloquent : Il signait les malades et ils étaient guéris.

Nous ne pouvons suivre notre bienheureux dans tous les détails de sa vie de thaumaturge ; qu'il nous suffise de dire que bientôt le mal disparut entièrement de Rome et Roch après avoir satisfait sa dévotion reprit le chemin de sa patrie.

Partout où sur ses pas se trouvait une ville décimée par la peste, Roch s'arrêtait et renouvelait les prodiges qui l'accompagnaient en tout lieu.

Une des étapes les plus remarquables de ce retour fut celle de Plaisance. La tristesse et la mort ré-

gnaient dans cette ville lorsqu'un jour, elle aussi, vit arriver l'étranger.

Le pèlerin, avant de rentrer dans la ville, voulut prier dans un petit sanctuaire dédié à Marie sous le vocable de Notre-Dame de Bethléem. Durant sa prière une voix du ciel se fit entendre: "Lève-toi et va secourir tes frères de Plaisance," lui disait-elle. Le jeune homme obéit et se rendant au chevet des mourants, il les signa de la croix du salut et les guérit.—Bientôt la peste eut totalement disparu de cette ville.

Il est un fait à remarquer, c'est que partout où Roch allait remplir son ministère de charité il renouvelait ce qu'il fit en entrant dans la première ville qu'il secourut.

Pendant toute sa vie, il professa pour Marie la plus grande dévotion. Ne lui devait-il pas sa naissance miraculeuse? De plus, Roch avait vu dans sa ville natale, avec quel succès éclatant on invoquait *Notre-Dame des Tables* toutes les fois qu'un mal contagieux apparaissait. Aussi avant de voler au secours des pestiférés, tombait-il à genoux aux pieds d'une madone ou dans un sanctuaire de Marie et là il demandait à la Mère de Dieu la force de guérison qui brillait si merveilleusement en lui.

Marie se plaisait à écouter son serviteur si dévoué et dans ses mains elle déposait en quelque sorte sa puissance.

Dès que saint Roch avait paru dans une ville contaminée par la peste, la confiance renaissait aussitôt. Mais sa puissance n'a point cessé de se manifester et il suffit d'un rapide coup d'œil sur les prodiges qu'il continue d'opérer depuis sa mort.

Le voyageur pieux trouve le souvenir des bienfaits nombreux de l'admirable guérisseur, dans toute l'italie surtout, où les sanctuaires et les autels dédiés à notre Saint abondent. L'Espagne le tient dans la plus grande vénération pour des faveurs remarquables obtenues par son intercession. Tous les pays du monde connaissent sa puissance et

honorent son nom; partout on a recours à lui dès que la peste ou le choléra apparaissent.

La France tient à honneur de célébrer son glorieux enfant si puissant auprès de Dieu et la ville de Montpellier se fait gloire d'une protection particulière qui ne s'est jamais démentie.

Quels plus puissants motifs de confiance pouvons-nous avoir? quelle plus grande garantie pouvons-nous demander que ce concert unanime de six siècles qui proclament la puissance de saint Roch.

VI

Saint Roch en proie aux douleurs de la peste

Plaisance était délivrée de la peste; mais Roch y continuait son rôle de bienfaiteur. La ville subissait avec peine la domination d'u tyran cruel: on s'adressa au sai pour lui demander d'éloigner de la cité ce nouveau fléau. Roch, comme il le faisait en toute circonstance grave, eut lui-même recours à la Sainte Vierge. Il vint la prier dans le petit sanctuaire de Notre-Dame de Bethléem et en rapporta l'assurance d'une prompte délivrance. Le lendemain, en effet, le tyran était mis en fuite à la suite d'une révolte et la ville tombait aux mains d'un prince plus humain.

Cependant approchait pour le saint guérisseur le moment de l'épreuve. Il ne saurait en effet y avoir d'âme grande et de vertu véritable, sans l'auréole de la souffrance; ainsi Dieu le veut-il depuis le jour où *Jésus-Christ* son fils a couronné l'œuvre de son incarnation par les souffrances du Calvaire.

Que de fois au milieu de ces jours de tristesse et

de deuil, Roch n'avait-il pas offert sa propre vie pour apaiser la colère de Dieu; que de fois ce cri s'était échappé de son cœur: "Mon Dieu, frappez votre inutile serviteur et épargnez ces populations malheureuses." Dieu avait tardé à exaucer cette prière tant que le ministère de Roch était utile aux habitants de Plaisance; maintenant partout règnent la tranquillité et la joie, le moment est venu d'accepter le sacrifice de la victime qui s'est offerte elle-même.

Une voix retentit un jour aux oreilles de Roch: "Mon fils je vais te donner une part à mon calice de douleur, la contagion va te frapper à ton tour." Et subitement les symptômes de la peste se manifestent en lui. Il ressentit surtout une douleur insupportable à la cuisse où une plaie fut bientôt ouverte. Ses souffrances étaient si grandes qu'elles lui arrachaient, malgré toute son énergie, des cris désespérés.

Le Saint ne voulant pas troubler par sa présence et par ses cris une ville déjà si éprouvée, rassembla tout ce qui lui restait de forces pour s'éloigner de Plaisance, et les habitants oublieux des services si grands qu'il leur avait rendus, le laissèrent partir tout seul dans ce triste état.

Auprès de là se trouvait une forêt; le Saint y chercha un abri dans l'enfoncement d'un rocher. Alors, épuisé par le mal et par l'effort qu'il venait de faire, il se laissa tomber à terre en proie à des souffrances mortelles.

Dans cet extrême abandon, une prière s'échappa des lèvres du Saint: "Si, du moins, s'écria-t-il, j'avais un pu d'eau pour étancher la soif ardente qui me dévore, et l'assurance que malgré ma misère je ne suis point abandonné de Dieu!" Il dit et soudain Dieu se plut à inonder l'âme du Saint de consolations intérieures, en même temps qu'il faisait jaillir à ses pieds une source miraculeuse, claire et abondante.

Roch remercia Dieu, se désaltéra et avec cette

eau miraculeuse il lava sa blessure. A partir de ce moment, les douleurs devinrent plus supportables et le Saint bénissait Jésus-Christ de la part qu'il lui accordait dans sa sainte passion.

VIII

Saint Roch et saint Gothard

Non loin de l'asile que s'était choisi saint Roch, se trouvait le château où Gothard Palastrelli, noble habitant de Plaisance, s'était retiré pour fuir la peste.

Or, il advint qu'un jour, ce seigneur s'aperçut qu'un de ses chiens s'emparait d'un pain et se dirigeait avec son butin vers la forêt. Poussé par la curiosité, ou mieux encore par la main de Dieu, Gothard suivit l'animal jusque bien avant dans le bois.

Bientôt, à travers le feuillage, il vit dans l'enfoncement d'un rocher, un jeune homme qui gisait en proie à de grandes souffrances. C'est aux pieds du malade que le chien venait de déposer le pain qu'il portait. Le jeune homme levant ls yeux vers le ciel, avait remercié Dieu et béni le charitable animal qui de son côté manifestait sa joie par des caresses et des aboiements.

Ce spectacle toucha profondément le cœur de Gothard: il voulut, écartant le feuillage, arriver jusqu'au pauvre malade, mais un cri le retint... "Eloignez-vous! fuyez de peur de la terrible contagion! je suis frappé de la peste."

Gothard saisi de frayeur s'enfuit; mais le lendemain, poursuivi par le remords, honteux d'avoir ainsi abandonné un homme, qui, sans aucun doute,

était un ami de Dieu, ne voulant pas, d'ailleurs, être vaincu en générosité par un animal sans raison, il revint dans la forêt et s'offrit à soulager le patient. Il eût voulu lui voir accepter l'hospitalité dans sa demeure où les soins lui eussent été prodigués par son médecin et par ses serviteurs. Roch ne voulut rien accepter de tout cela, il consentit seulement à ce qu'on disposât quelques branches pour abriter un peu mieux son asile.

Gothard revenait, tous les jours, auprès du malade de la forêt, conduit par une impulsion intérieure qu'il ne comprenait pas, et chaque jour il sentait s'opérer dans son cœur d'étranges transformations.

Un jour enfin il s'en ouvrit à Roch sur le désir de plus en plus grand qu'il éprouvait de suivre la voix intérieure qui l'appelait à Dieu.—"Que dois-je faire, lui demanda-t-il, pour devenir meilleur? et Roch lui répéta la parole du divin Maître: "Que celui qui veut me suivre vende tout ce qu'il possède et en donne le prix aux pauvres."

Gothard, malgré de nombreux obstacles et de rudes tentations, suivit le conseil de l'Evangile et après s'être défait de tous ses biens, il se retira avec Roch dans la cabane de Sarmato.

Là, ils s'adonnèrent à la prière et Gothard, sous la direction de Roch s'avançait à grands pas dans la voie de la perfection chrétienne. Qui pourrait redire leurs saints entretiens et retracer les élans pieux de ces deux âmes d'élite?

Pendant plusieurs mois, Roch ne quitta pas sa solitude! le mal, d'ailleurs, était opiniâtre. Une fois cependant il revint à Plaisance; la peste venait encore d'y faire son apparition. A peine se fut-il montré, et eut-il répandu sur les malades ses bénédictions, le fléau disparut de nouveau.

Après avoir rempli son ministère, le thaumaturge se traina de nouveau vers sa solitude.

Sur son passage les animaux domestiques abandonnés dans les champs, les bêtes sauvages et les

oiseaux du ciel, tous atteint du mal terrible qui s'étendait partout avec les miasmes... tous ces animaux vinrent se placer sur le passage du Saint guérisseur.

Et saint Roch, comme autrefois saint François d'Assise bénissant toutes ces pauvres créatures du bon Dieu les guérit...

Dans ce trait se trouve expliquée la raison de la bénédiction solennelle donnée aux troupeaux et aux animaux domestiques au jour de la fête du Saint.

De retour dans sa cabane de branches, Roch ne tarda point à guérir par la volonté de Dieu. En même temps il recevait, d'en haut, l'ordre de retourner dans sa patrie.

Le jour du départ venu, Gotnard voulait suivre cet ami précieux qui lui avait appris à tout mépriser ici-bas et à n'estimer que le ciel. Il s'était créé, en effet, entre ces deux âmes, une telle intimité que la séparation devait être bien douloureuse.

Cependant telle était la volonté de Dieu. Roch devait revenir dans son pays où l'attendaient des épreuves nouvelles; Gothard devait continuer à mener la vie érémitique.

Le disciple demeura longtemps dans la forêt de Sarmato et souvent il venait dans le sanctuaire de Notre-Dame de Bethléem, où saint Roch avait tant de fois obtenu pour Plaisance des faveurs signalées. Gothard avait autrefois cultivé la peinture; il usa de son talent pour fixer, sur les murs de la chapelle, l'image de saint Roch et l'histoire merveilleuse de sa vie.

Puis un jour Gothard disparut. Il était allé chercher sur un des plus hauts sommets des Alpes, qui aujourd'hui, porte son nom, une solitude plus complète.

IX

Retour de saint Roch dans sa patrie. Il est arrêté et mis en prison.

Roch avait donc repris son bâton de voyage et seul, il se dirigeait vers la France à travers la Haute Italie. Ceux qui le rencontraient sur leur chemin étaient loin de douter qu'ils coudoyaient le grand guérisseur de la peste. Roch se plaisait à s'envelopper dans le silence et le mystère : il était si heureux de passer inconnu.

Mais, bientôt, voilà les Alpes franchies, Roch se retrouve sur le chemin de la Provence et du Languedoc qu'il avait déjà parcourus. Enfin, dans le lointain il aperçoit les clochers de sa ville natale : encore quelques heures de marche et il arrive à Montpellier.

Montpellier était alors troublé par la guerre et divisé entre deux partis qui s'en disputaient la possession. C'est au milieu des haines et des méfiances causées par cet état malheureux que Roch rentrait dans son pays.

Par son air de grande fatigue, par le désordre de son vêtement, Roch n'attira sur lui l'attention que pour éveiller la méfiance. Qui sait, pensa-t-on, si c'est là un véritable pèlerin? Les ennemis pourraient bien avoir envoyés sous ce déguisement un espion pour nous surprendre et nous trahir.

Roch, à peine eut-il atteint les portes de la ville, vint s'asseoir, n'en pouvant plus de fatigue, sur un banc de pierre, que la tradition a longtemps conservé. Là, il est bientôt entouré ; on veut avoir de lui, comme de tous les autres pèlerins, des détails curieux et édifiants sur son voyage. D'où venait-il? Quels sanctuaires avait-il visités? Telles étaient les questions que l'on posait au pèlerin.

Mais Roch craignant d'avoir à parler de ce qu'il avait fait de merveilleux en Italie et ne voulant

pas surtout, en se prêtant aux questions indiscrètes, en venir à dévoiler qui il était, répondit brièvement et d'une façon évasive.

Cette réserve excessive fortifia les soupçons qu'on avait conçus sur son compte; sûrement c'était un espion. Le gouverneur fut averti de l'arrivée de cet étranger, de son attitude suspecte... et sur son ordre fut jeté en prison.

Le pèlerin n'avait qu'à se nommer au gouverneur, qui n'était autre que son oncle et aussitôt on l'eût rendu à la liberté et on lui eût fait l'accueil qui était dû à son rang et à sa sainteté.

Mais lorsque Jésus-Christ a fait goûter à une âme les consolantes douceurs de l'épreuve chrétienne, l'âme s'attache à l'épreuve et la désire pour son héritage.

Roch préféra rester inconnu et méprisé dans sa prison. Là, du moins, il trouvait au sein même de sa patrie, à peu de distance du sanctuaire aimé de *Notre-Dame des Tables* une solitude où il pouvait s'adonner à la prière et bien souvent à l'extase.

Et que lui importait, à cet homme dépouillé de tout, que sa vie s'écoulât dans les murs obscurs d'une prison ou au grand air de la liberté? Il se savait sous l'œil de Dieu et si les hommes le traitaient comme un malfaiteur, il avait le consolant espoir que Dieu le traiterait bien mieux dans sa paternelle bonté.

X

Mort de saint Roch

Pendant quatre ans, saint Roch gémit au fond de son cachot. Jamais on n'avait vu prisonnier aussi soumis et résigné. Souvent les geôliers le surprenaient à genoux, profondément plongé dans la

prière et dans le ravissement. Malgré tous les signes de son innocence,, Dieu permit qu'on n'eût pas la pensée de le mettre en liberté.

Dans ce dernier creuset, son âme s'épurait et se préparait au ciel. Roch avait besoin de cette solitude pour s'occuper de son âme et Dieu, qui n'aime point le bruit, avait besoin de cette retraite absolue pour parler au cœur de son serviteur.

Sans nul doute, les messagers de Dieu durent bien souvent visiter le saint dans sa prison, les anges vinrent fortifier son âme dans les moments de découragement et le prêtre, qui, alors pouvait pénétrer partout où des âmes souffraient, venait quelquefois consoler ce délaissé volontaire.

Un jour, le prisonnier demanda le prêtre. Quand le ministre de Dieu fut venu, Roch voulut se confesser et recevoir les sacrements, car, disait-il, sa fin était proche. Quelle consolation ce dut être pour le prêtre, de pénétrer dans cette conscience de saint qui se manifestait à lui. Il eut la douce vision d'une vie de trente-deux ans complètement dépensée pour Dieu, Combien elle contrastait, cette âme si blanche et si pure, avec le noir cachot qui ne renferme généralement que des consciences criminelles.

Roch reçut les sacrements avec la piété d'un ange; puis il demanda à demeurer trois jours entiers dans la solitude la plus complète afin de se mieux préparer à la mort par la méditation de la sainte Passion de Jésus-Christ.

Cependant les choses extraordinaires que l'on racontait de la *patience*, de la piété du prisonnier avaient ému l'opinion en sa faveur et les bourgeois de Montpellier s'indignaient que l'on retint plus longtemps un innocent dans les fers.

Le troisième jour finissait, quand soudain la prison s'illumina, et une voix céleste se fit entendre: "Roch, le Seigneur m'envoie pour recueillir ton âme. Voici l'heure de la récompense! Si tu as dans le cœur un désir, faite-le connaître, Dieu te l'accorde d'avance."

Et Roch, dont le corps s'affaiblissait de plus en plus, rassembla ses forces et fit cette prière: "Puisqu'il plait à Dieu m'accorder une grâce, je désire qu'il guérisse de la peste, quiconque le lui demandera en mon nom."

Puis le silence se fit et l'âme de Roch s'envola vers lec iel.

On pénétra alors dans la prison; elle était merveilleusement éclairée par l'auréole qui entourait la tête du saint, et tout embaumée d'un céleste parfum.

Auprès de la couchette où reposait le bienheureux, on apercevait des tablettes sur lesquelles étaient gravés en lettres d'or ces mots: "Roch sera votre protecteur contre la peste."

Roch! ce nom n'était point inconnu; c'était celui du fils de l'ancien gouverneur. Bien des années s'étaient écoulées depuis que ce jeune seigneur avait quitté sa patrie; il était parti en pèlerin et plus jamais on n'avait entendu parler de lui.

Un doute s'éleva dans toutes les âmes. Serait-ce lui?... Mais voici la vieille mère du gouverneur; elle est accourue au récit des merveilles de cette sainte mort, et pour pénétrer le mystère qui plane sur le saint prisonnier, elle lui découvre la poitrine et met à découvert la croix rouge qu'elle se souvient avoir vu briller sur la poitrine de Roch naissant.

Plus de doute, c'est bien lui! à cette vue la noble dame se jette sur le corps de son petit-fils, le couvre de baisers et à travers ses larmes et ses sanglots, elle dit au gouverneur: "Ce prisonnier, mon fils, est votre neveu! Que le ciel vous pardonne de l'avoir fait tant souffrir!"

XI

Les hommages rendus à saint Roch après sa mort. — Efficacité de son intercession.— Le concile de Constances.

Le premier hommage rendu à saint Roch, ce furent les funrailles solennelles que lui firent ses concitoyens La ville entière y accourut et chacun, en racontant quelqu'une des merveilles qui avaient accompagné sa mort proclamait d'avance sa sainteté.

Au lendemain même de sa mort une chapelle fut construite pour abriter ses précieux restes, par les soins de Messire Guillaume de La Croix, gouverneur de Montpellier, oncle paternel de notre saint.

Au témoignage des historiens, les miracles se multiplièrent auprès de son tombeau et l'on éprouva bientôt la grande efficacité de son intercession auprès de Dieu.

La ville de Montpellier plusieurs fois affligée de la peste recourut à saint Roch et fut par lui délivrée comme le prouvent les récits de l'histoire et la plaque commémorative placée dans l'ancienne église de Notre-Dame des Tables.

Quoi de surprenant que dans sa ville natale on environnât dès lors d'une vénération très grande, tout ce qui de près ou de loin rappelait le souvenir de saint Roch, le banc où fatigué il s'assit et où il fnt arrêté, la maison où il naquit, etc.

Ce banc, conservé pendant des siècles, était respecté par les enfants eux-mêmes qui aimaient fort à s'y asseoir, mais qui ne jouaient jamais dessus.

Les siècles ont passé aussi, ramenant chaque année une foule énorme à la maison de saint Roch, le jour du 16 août, sans rien diminuer de l'affluence ni de la confiance de ce peuple désireux d'emporter quelques gouttes de l'eau d'un puits qui se trouve en ce lieu, et que l'on dit être un préservatif contre les maladies contagieuses.

En 1399, un illustre maréchal de France, Messire Boussicaut, passant par Montpellier, demanda comme une grande faveur, une relique de l'illustre guérisseur. Cette relique lui fut accordée, et plus tard le maréchal en fit hommage aux Trinitaires d'Arles qui la firent enchâsser dans un superbe reliquaire.

Sans doute les pays parcourus par le saint, la Provence et les nombreuses provinces d'Italie où il avait passé faisant de si éclatants prodiges de guérison, voulurent rivaliser de reconnaissance avec Montpellier, dans le culte qu'ils rendirent au bienheureux.

Mais cela ne suffirait point à expliquer comment cette dévotion se répandit si rapidement dans l'univers chrétien.

La Providence se réserva de manifester elle-même d'une façon aussi imprévue qu'éclatante, la sainteté et la puissance du thaumaturge montpelliérain.

En 1414, un concile général était réuni à Constances. C'était donc moins d'un siècle après la mort du saint.

La ville regorgeait de monde; il y avait des évêques, des religieux, des prêtres, venus de tous les points du monde, puis la foule énorme que les affaires importantes du concile avait attirée.

Or, c'est au milieu des travaux du concile et de cette affluence extraordinaire que la peste s'abattit sur la ville de Constance.

Effrayés par l'apparition du fléau, les Pères du concile songeaient à se séparer, quand un jeune homme levant la voix dans l'assemblée, protesta qu'il était du devoir des évêques dans les circonstances pénibles où se trouvait l'Eglise, de ne point se séparer avant d'avoir achevé leurs travaux.

D'ailleurs, ajouta le courageux jeune homme, pourquoi redouter la peste quand on peut la conjurer par l'intercession de saint Roch.

Ces paroles furent un trait de lumière et à quel-

ques jours de là, dit le célèbre historien Baronius, une admirable procession, d'une extraordinaire magnificence eut lieu.

En tête du cortège on portait l'image du bienheureux ; les Pères du concile suivaient en habits pontificaux ; après eux venait la multitude des clercs et des prêtres. On pouvait voir dans cet admirable cortège, le roi Sigismond lui-même, qui marchait environné des grands de sa cour et des ambassadeurs des diverses nations catholiques. Ce fut pour le modeste saint de Montpellier un indescriptible triomphe. La peste disparut aussitôt.

Les évêques emportèrent sur tous les points du globe le souvenir de l'intercession si efficace de saint Roch et dès lors partout on l'invoqua, et partout on voulut posséder quelque relique du saint guérisseur.

Pendant que Montpellier se prêtait généreusement aux pieux désirs des zélateurs de saint Roch et distribuait quelques-unes de ses précieuses reliques, conservant toutefois la plus précieuse, c'st-à-dire son corps entier, il advint qu'un jour douze religieux franciscains débarquèrent au port de Lattes, près Montpellier, venant d'Italie pour accomplir auprès du tombeau de saint Roch un pieux pèlerinage de reconnaissance.

Ils demandèrent la faveur de passer la nuit dans l'église, ce qui leur fut accordé sans méfiance.

Au lever du jour on ne trouva ni les religieux, ni le corps du saint... Les Vénitiens, fort confiants en la puissance du thaumaturge, n'avaient pas reculé devant ce pieux larcin pour s'attribuer ainsi ses restes précieux.

La ville de Montpellier a pu obtenir depuis deux reilques importantes de saint Roch, l'une provenant du reliquaire d'Arles et l'autre qui provient de la relique de Venise.

Une église a été construite au centre même de la ville, pour abriter ces reliques et proclamer la reconnaissance des habitants. — Pourquoi faut-il que le mauvais vouloir et les vues mesquines de cer-

taines administrations civiles aient arrêté à moitié ce monument qui promettait d'être si beau?

Nous ne pouvons mieux terminer le présent travail qu'en rappelant les mots écrits miraculeusement auprès de la couche funèbre de saint Roch : ERIT IN PESTE PATRONUS... *Il sera un protecteur contre la peste...* Cette promesse du Ciel, saint Roch l'a bien souvent réalisée, en conjurant toute espèce de maladie. A ceux qui viennent de lire sa vie et qui se trouveraient dans l'occasion de recourir à sa puissante intercession, de le mettre par leurs prières et leur-confiance dans la nécessité de se montrer toujours l'ami des affligés et le protecteur des malades.

PRIERE

Seigneur, Dieu tout-puissant, vous qui avez daigné former l'homme à votre image et qui l'avez toujours aimé par le seul effet de votre divine bonté, vous qui avez envoyé votre Fils unique sur la terre pour délivrer le genre humain du fléau éternel de votre colère, daignez aujourd'hui nous sauver du fléau qui menace notre vie. Rappelez-vous, Seigneur, que dès le commencement des temps vous avez toujours triomphé de l'ingratitude des hommes par l'abondance de vos miséricordes. Il est vrai que ce sont nos péchés qui ont attiré sur nous ce fléau de votre justice, mais n'êtes-vous pas la bonté suprême? Usez donc envers nous de miséricorde. Vous qui avez daigné ordonner aux hommes de vous nommer leur Père, regardez aujourd'hui l'affliction de vos enfants; délivrez de ce fléau ceux qui ont été rachetés par le sang de l'Agneau Immaculé. Faites-le, ô mon Dieu, pour la grandeur de votre nom, vous qui avez dit: Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.—Nous vous supplions de nous délivrer de ce fléau, comme vous avez délivré votre peuple dans le désert du venin des serpents, au moyen du serpent de bronze élevé par Moïse, vers lequel il suffisait de tourner le regard. Que votre sainte crainte s'élève dans nos cœurs, ô Seigneur tout-puissant, et qu'elle soit le serpent salutaire où nos yeux restent toujours attachés; en sorte que, soutenus par votre crainte et fortifiés par votre amour, nous soyons délivrés de la mort temporelle et de la mort éternelle. Ainsi soit-il.

Du fléau, délivrez-nous, Seigneur!

Par le mystère de votre sainte incarnation, délivrez-nous, Seigneur!

Par votre avènement, délivrez-nous, Seigneur!

Par votre naissance, délivrez-nous, Seigneur!

Par votre baptême et votre saint jeûne, délivrez-nous, Seigneur!

Par votre croix et votre passion, délivrez-nous, Seigneur!

Par votre mort et votre sépulture, délivrez-nous, Seigneur!

Par votre sainte résurrection, délivrez-nous, Seigneur!

Par votre admirable ascension, délivrez-nous, Seigneur!

Par la descente du Saint-Esprit consolateur, délivrez-nous, Seigneur.

Faites-nous miséricorde, nous vous en supplions; exaucez-nous, très compatissant Seigneur Jésus-Christ.

Marie, Reine de clémence et Mère de miséricorde, intercédez pour nous qui avons recours à vous.

Ainsi soit-il.

Note. — Cette prière est l'œuvre d'une religieuse napolitaine, Sœur Marie Louise de Jésus, morte en odeur de sainteté en 1875. Pendant le choléra qui désola Naples en 1837, cette prière obtint de véritables prodiges dans les familles qui la récitèrent journellement. Puisse-t-elle, par la miséricorde divine, produire aujourd'hui les mêmes effets!